

Comme on traite un enfant...

FAITES PAS ATTENTION, ELLE DÉBLOQUE

(précédent article dans le n° 15 de septembre 84)

Je me suis souvent demandé ce qui, au fil de mes lectures me faisait évoluer, je ne sentais pas spécialement de différence avant et après la lecture de tel ou tel livre, pourtant, quelque temps plus tard, à des réactions inhabituelles chez moi, je devinais que certaines idées avaient fait leur chemin.

J'avais lu récemment quelques écrits de Roger Gentis, que j'avais trouvés fort intéressants et révélateurs du monde obscur de la médecine et de ses hôpitaux (*Les murs de l'asile, Les Schizophrènes, La psychiatrie doit être faite/défaite par tous, etc.*).

Entre autres éclats, un passage avait retenu mon attention :

« Je parle pour moi et pour ceux que j'aime. Je réclame le droit à la folie, le droit au délire, à perdre délibérément une raison dont je n'ai que faire, une raison fallacieuse et usurpatrice qui n'apparaîtra aux hommes de l'avenir, je l'espère que comme une mauvaise plaisanterie de l'Histoire.

Je désire être délivré de cette raison-là. Je désire être délivré d'une identité qui m'encombre.

Je réclame l'abolition d'un principe de réalité monté de toutes pièces pour arrimer l'ordre régnant. »

(La psychiatrie doit être faite/défaite par tous - Maspéro p. 52)

Génial ! comme nous, nous réclamons le droit à la différence, en somme !

Oui, intellectuellement génial !...

Mais pratiquement ? Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Je n'arrivais pas à m'en faire une idée exacte, à le sentir en moi, en un mot : à l'assimiler...

J'arrive dans une nouvelle chambre. On m'a prévenue : la dame opérée du crâne, qui dort tandis que nous pénétrons à grand fracas, « perd la tête, mais elle est gentille : je n'ai pas à m'inquiéter ». Bon, c'est déjà ça : elle ne mord pas...

L'après-midi, j'assiste à sa toilette, les aide-soignantes la grondent « gentiment » (elle-a-fait-caca-à-la-culotte-à-son-âge-c'est-pas-avant-qu'elle-aurait-fait-ça), puis insistent de moins en moins gentiment pour qu'elle avale un médicament qu'elle trouve très amer : un verre à avaler, ce n'est pas la mer à boire ! Et on rit parce qu'elle répond, « la pauvre », oui, elle leur dit de le boire, elles, si elles trouvent que c'est si bon ! « La pauvre », elle perd la tête... Moi, je trouve plutôt qu'elle a de l'humour, et m'alignant sur le service, je lui promets un bonbon si elle prend son médicament. Après maints efforts de la part de ma voisine et maintes invocations au bonbon de la part des aides-soignantes, le verre est vidé, le bonbon sucé avec délices. Tout le monde sort en me remerciant « pour elle », avec un clin d'œil complice et un grand sourire qui signifie : « nous avons bien ri ».

Nous voici seules.

Brusquement je ne sais pourquoi, le clin d'œil complice me gêne...

Je regarde « la pauvre » : elle me sourit. Au bout d'un moment, elle entame gaillardement la conversation, s'informe de ma santé, me parle de son mari qui ne vient pas la voir, de son fils qui vient tous les jours. Enfin quand sa femme le laisse tranquille, car vous savez...

Là, mon instinct de belle-fille pointe le bout de sa méfiance !

L'après-midi se termine par un petit somme pour elle, un petit livre pour moi. Nous avons un peu sympathisé, elle a accepté mes brugnons... Moi, l'éclopée qui marche avec peine depuis le matin seulement, je fais les honneurs de sa chambre à cette

dame dont l'énorme cicatrice court d'une oreille à l'autre sur le crâne mal rasé, à cette dame qui était là avant moi, tantôt depuis huit jours, tantôt depuis six mois, à cette dame aux yeux qui pétillent.

Bien sûr, j'apprendrai ensuite des aides-soignantes, que son mari est mort depuis longtemps, que son fils est venu pour la première fois hier soir, etc.

Mais elle vit tellement ce qu'elle me confie, que j'ai l'impression d'être auprès de ma grand-mère lorsqu'elle me racontait des histoires d'autrefois pour moi toute seule...

Vous savez ! Le docteur qui l'a opérée de la tête, eh bien ! c'était le curé de son village qui a appris tout seul la médecine et qui maintenant est devenu capable : il lui a ouvert le crâne, et il tournait, il tournait ; Ah ça ! il ne ménageait pas sa peine ! D'ailleurs, il venait souvent manger à la maison du temps de son mari (ah ? et si...)



ICI ? SYSTÈME D !

Non ! Ici, pas de présentations ! Tout le monde vous connaît (vous êtes « le crâne », la « hernie discale »...), vous ne connaissez personne...

Vous racontez vos inquiétudes à l'un, vous comprenez quelques jours plus tard que cela ne servait à rien : vous n'aviez pas visé la bonne blouse. Insensiblement vous commencez à comprendre que les gens qui vous écoutent le plus ne sont pas forcément ceux qui peuvent quelque chose pour vous. Cet anonymat des fonctions, si l'on peut dire, vous place d'emblée en situation d'infériorité.

Qui sont les Dieux ? et qui sont les Saints ?

Car ici il y a des dieux : les infirmiers, qui, eux, peuvent et n'ont pas le temps... et des saints : tous les autres inférieurs hiérarchiques qui, eux, écoutent ou râlent selon les cas et les moments, mais n'ont pas le temps.

Bien sûr, sur cet Olympe insolite règne comme il se doit le Dieu des dieux : le chirurgien... ça, c'est l'habit ; dessous il peut y avoir plusieurs moines... Lui, il vous accorde un regard et 30 secondes de son temps tous les jours — la 1^{re} journée — puis tous les trois ou quatre jours, surtout si vous tombez un 15 août...

Lui, il a officié au cours de la grande cérémonie opératoire.

Aux dieux-adjoints de vous faire expier selon les rites immuables fixés au début de vos temps.

Oui, ça me plaît, moi, de « savoir » maintenant que ce docteur brillant, un peu condescendant, un peu ironique et parfois même vindicatif (« « On » est un con disait mon professeur de français ». C'est la formation continue, ici !) eh bien ! que ce docteur c'est un curé défroqué ! Je me disais bien aussi...

Certes, sa réalité n'a rien de commun avec celle du milieu ambiant. Peut-être, chez les conteurs d'histoires, trouverait-elle sa place... ? Même quand elle fait de l'humour, il n'y a que moi pour m'en apercevoir : nous rions tous mais pas pour les mêmes raisons et les aides-soignantes ne comprennent pas très bien pourquoi la complicité ne passe plus. De toute façon, on n'a pas le temps de se poser des questions, on rit bien ici, c'est cela l'essentiel !

Et pourtant ! Lorsque je lui propose un verre du jus de fruit que des visiteurs m'ont apporté, c'est les larmes aux yeux qu'elle me dit : « il y a des femmes qui savent faire cela. » Toute gênée, je dédramatise comme je peux... Alors, elle me dit sa honte de sonner pour appeler les infirmières qui, pourtant, sont là pour ça (folle, « la pauvre » ?), la hargne qu'elles manifestent parfois quand elle..., la longueur du temps...

Depuis le premier bonbon, je me suis toujours adressée à elle d'égal à égal, je suis entrée dans son monde, sans a-priori, me moquant pas mal de savoir si tout ce qu'elle me confiait était vrai ou faux, et j'ai découvert un être sensible, délicat et respectueux des autres. Et je bouillais lorsque les infirmières employaient le ton traditionnellement réservé aux bébés et aux séniles, mais ne pouvais rien dire, de peur qu'elle n'ait à en souffrir après mon départ... et même lorsque je me suis réveillée au bout d'une heure trente de sieste, la trouvant toujours dans ce fauteuil où elle n'aimait pas rester, elle qui attendait, sans oser appeler, qu'on vienne la mettre au lit, j'ai pu demander d'une voix très douce à la salle de soins — où hommes et femmes, qui l'avaient oubliée depuis le matin, riaient bien à l'heure du café — qu'on l'aide à se coucher pour qu'elle puisse dormir, m'excusant, vu mon état, de ne pouvoir le faire moi-même. Seuls, deux rires se sont figés dans un frisson.

Plus tard, des aides-soignantes, étonnées de me surprendre souvent en conversation animée et gaie avec ma compagne d'infortune, et voulant sans doute comprendre l'intérêt que je lui trouvais, la firent parler de sa vie, acceptant cette fois les quelques idées fixes habituelles, pour aller plus loin. La partie était gagnée : elles lui parlaient normalement, riant avec elle et non plus d'elle.

Elle quittait le service le lendemain pour un centre de rééducation. C'est une femme différente de moi, mais c'est une femme comme moi, qui a le droit d'être acceptée dans sa différence, qui a droit au respect que lui confère sa dignité d'être humain. C'est une femme qui a « droit à la folie ».



Oui, je crois que cette fois j'ai compris ce que voulait dire Gentis, je l'ai assimilé...

Est-ce si effrayant d'être différent des autres ? Est-ce un désir humain que de vouloir tout normaliser, cataloguer, uniformiser, aseptiser... afin peut-être de se sentir en sécurité parmi des gens-comme-soi, dont on comprend les réactions, qui ne réservent aucune surprise ?

Et la richesse ? que devient-elle, cette richesse de l'inconnu, de l'imprévu, cette richesse qui FAIT la vie ?